

# CHRISTIANUS

---

## I

Parmi les énigmes que proposent les documents qui ont trait aux premiers siècles du christianisme, il en est une qui, quoique d'importance secondaire, pique cependant la curiosité.

C'est l'extrême rareté du mot « chrétien ».

Saint Paul n'en use pas une seule fois dans ses *Épîtres*. Le mot n'apparaît pas dans les Évangiles. Parmi les écrivains qu'il est d'usage, depuis l'édition de J.-B. Cotelier (Paris, 1672), de grouper sous la dénomination de Pères apostoliques, *χριστιανός* ne se lit ni dans l'*Épître de Barnabé*, ni dans les *Lettres* de Clément de Rome, ni dans la *Lettre* de Polycarpe, l'évêque de Smyrne, aux habitants de Philippi, ni dans le *Pasteur d'Hermas*.

A consulter le recueil des écrits du Nouveau Testament, on le rencontre, en tout et pour tout, dans trois passages : deux fois dans les *Actes des Apôtres*, une fois dans la première *Épître* de saint Pierre.

## II

Comment les fidèles du Christ se désignaient-ils eux-mêmes, avant que l'usage du mot « chrétien » se soit généralisé ?

Nombreuses étaient les expressions dont ils usaient. Parmi les plus ordinairement employées, il faut noter *οἱ πιστοί* (*πιστεύοντες*, *πιστεύσαντες*), « les croyants » ; *οἱ ἀδελφοί*, « les frères » ; *οἱ ἅγιοι*, « les saints<sup>1</sup> ».

Ἅγιος était alors, notons-le, une expression toute faite, de valeur atténuée, qui servait à dénommer les chrétiens, envisagés par rapport à la dignité de leur vocation, bien plutôt qu'au point de vue

1. Μαθηταί, disciples, n'a été que progressivement réservé au Douze et s'étendait d'abord à tous ceux qui suivaient le Maître pour recueillir ses enseignements. Saint Paul dit aussi *οἱ κλητοί*, *ἐκκλησία τοῦ Θεοῦ*, etc..

de leurs mérites individuels. Les *saints* ne formaient pas encore dans l'Église une élite à part. Hermas ne parle-t-il pas des « péchés des saints », que Dieu guérira, pourvu qu'on le prie bien? Si ce titre, en son acception générale, devait tendre à tomber en désuétude à partir du III<sup>e</sup> siècle, c'est qu'un certain affaissement moral, à l'intérieur des églises accrues d'éléments souvent médiocres, en faisait apparaître la disconvenance présomptueuse. Puis on le réserva de plus en plus strictement (en dehors de quelques formules honorifiques) aux justes déjà passés dans l'autre vie, aux martyrs.

Les Juifs, eux, appelaient volontiers « Galiléens », non sans une nuance ironique, ceux qui croyaient en Jésus de Galilée. On sait avec quel mépris l'empereur Julien restaurera cette locution au IV<sup>e</sup> siècle; il n'en emploiera pas d'autre dans ses lettres et dans son grand ouvrage de polémique, afin de souligner la prétention ridicule d'une religion si humble en ses origines à s'élever à la dignité d'une religion universelle<sup>1</sup>. — Les Juifs disaient aussi « les Nazaréens », et c'est sous ce nom que, longtemps encore, ils anathématiseront leurs rivaux détestés<sup>2</sup>.

### III

Concentrons maintenant notre examen sur les trois textes du Nouveau Testament, où se lit le mot *χριστιανός*.

Le premier figure dans les *Actes*, XI, 26, et c'est le plus important, puisqu'il révèle en quelles circonstances ce titre apparut.

Nous sommes à Antioche, la grande métropole de la Syrie. Un pas a déjà été fait dans la voie de l'apostolat universaliste, quand, à Césarée, l'apôtre Pierre a concédé le baptême à des néophytes venus de la gentilité; et l'église de Jérusalem, strictement attachée à la Loi, a conçu au sujet de cette initiative des inquiétudes assez vives, que les explications de Pierre ont momentanément apaisées. — Mais voici qu'un nouveau foyer de propagande s'allume à An-

1. Voy. les *Œuvres de l'empereur Julien*, éd. Bidez-Cumont (*Coll. des Univ. de France*), n° 151, p. 207.

2. Tertullien, *Adv. Marcionem*, IV, 7 (Kroymann, p. 437, l. 24) : « Nazareus vocari habebat secundum prophetiam Christus creatoris. Unde et ipso nomine nos Iudaei Nazarenos appellant per eum. » De même, saint Jérôme, *Comm. in Is.*, V, 18 : « Sub nomine Nazaraeorum anathematizant (Iudaei) vocabulum christianum. »

tioche. Des Juifs convertis, originaires de Chypre et de Cyrène, y prêchent la bonne nouvelle, sans faire de distinction entre Juifs, Grecs, indigènes Syriens, et gagnent de nombreuses recrues parmi les « gentils ». Jérusalem s'émeut, de nouveau, de cet élargissement non prévu : elle expédie Barnabé pour étudier sur place la situation. Avec son bon sens coutumier, Barnabé la juge excellente, et il a l'heureuse idée d'aller chercher à Tarse Saül, le futur saint Paul, pour l'associer à sa prédication.

Ici, dans la narration des *Actes*, se place ce verset d'une syntaxe assez déconcertante, et qui est bien plus clair dans la Vulgate latine que dans le grec<sup>1</sup> :

« Et ainsi il advint que, pendant une année entière, ils tinrent des réunions dans cette église, et instruisirent une multitude nombreuse, et que ce fut à Antioche que, pour la première fois, les disciples reçurent le nom de chrétiens<sup>2</sup>. »

Une quinzaine d'années après ce brillant essor de la propagande chrétienne à Antioche, saint Paul est arrêté à Jérusalem par l'autorité romaine, au moment où les Juifs de stricte observance vont lui faire un mauvais parti. Expédié sous bonne escorte à Césarée, le gouverneur romain Félix le garde pendant deux ans dans une captivité assez peu stricte. Le successeur de Félix, Porcius Festus, admet l'appel à l'empereur, que Paul se décide à formuler. Mais, quelque temps avant le départ de l'apôtre, le roi juif Hérode Agrippa II exprime le désir de le voir et de l'entendre. Le rédacteur des *Actes* consigne dans son récit le discours que Paul débite devant Agrippa et Festus. Celui-ci, qui n'y comprend pas grand'chose, insinue à Paul qu'il doit avoir la tête un peu brouillée par ses lectures. Paul s'adresse alors à Agrippa, mieux initié aux débats de la théologie juive, et fait appel à sa bonne foi. Mais Agrippa se contente de lui répondre sur un ton qui paraît confiner à celui de la plaisanterie : « Pour un peu, tu me persuades de me faire chrétien<sup>3</sup> ! » Réponse évasive, que Paul relève avec fermeté, et même avec esprit.

1. Voy. A. T. Robertson, *A Grammar of the Greek New Testament*. Londres, s. d., p. 833 et 1043.

2. Ἐξῆλθεν δὲ εἰς Ταρσὸν ἀναζητῆσαι Σαῦλον καὶ εὐρὼν ἤγαγεν εἰς Ἀντιόχειαν. Ἐγένετο δὲ αὐτοῖς καὶ ἐνιαυτὸν ὅλον συναχθῆναι ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ καὶ διδάξαι ὅχλον ἱκανόν, χρηματίζουσι τε πρῶτως ἐν Ἀντιοχείᾳ τοὺς μαθητάς χριστιανούς.

3. *Actes*, XXVI, 28 : Πιστεύεις, βασιλεῦ Ἀγρίππα, ταῖς προφήταις; οἶδα ὅτι πιστεύεις.  
— Ο δὲ Ἀγρίππας πρὸς τὸν Παῦλον ἐν ὀλίγῳ με πείθεις χριστιανὸν ποιῆσαι.

Telle est la seconde mention du mot dans le Nouveau Testament. Voici enfin la troisième.

Un verset de la *I<sup>re</sup> Épître* de saint Pierre invite les fidèles à comprendre quel bonheur c'est que d'être persécuté pour le Christ : « Que nul d'entre vous ne souffre comme meurtrier, comme voleur ou malfaiteur, ou comme avide du bien d'autrui. Mais s'il souffre comme chrétien, qu'il n'en ait pas honte; plutôt, qu'il glorifie Dieu pour ce même nom<sup>1</sup>. »

Nous n'avons pas de repère sûr pour déterminer la date de composition de cette épître : les critiques oscillent entre 43 et le début du second siècle. Il n'est pas invraisemblable que les allusions aux sévices subis par les fidèles se rapportent à la persécution de Néron, en 64.

#### IV

C'est donc à Antioche, vers 43, que, d'après le témoignage des *Actes*, le mot « chrétien » aurait été pour la première fois articulé.

« Moment très important, remarque Ernest Renan<sup>2</sup>. L'heure où une création nouvelle reçoit son nom est solennelle; car le nom est le signe définitif de l'existence. C'est par le nom qu'un être individuel ou collectif devient lui-même et sort d'un autre. La formation du mot « chrétien » marque ainsi la date précise où l'Église de Jésus se sépara du judaïsme... Quand on songe que, dix ans après la mort de Jésus, sa religion a déjà un nom en langue grecque... dans la capitale de la Syrie, on s'étonne des progrès accomplis en si peu de temps. »

Cette localisation doit-elle provoquer de sérieuses réserves, au point de vue philologique?

La forme *χριστιανός* surprend à première vue. Elle n'est pas conforme aux règles de la dérivation grecque classique. On attendrait soit *Χρίστειος*<sup>3</sup>, soit *Χριστινός*<sup>4</sup>. Le suffixe *-iano-* est d'origine latine; il impliquait d'ordinaire une désignation géographique ou

1. *Pierre*, IV, 16 : Μη γάρ τις ὑμῶν πασχέτω ὡς φονεὺς ἢ κλέπτης ἢ κακοποιὸς ἢ ὡς ἀλλοτριεπίσκοπος· εἰ δὲ ὡς χριστιανός, μὴ αἰσχυνέσθω, δοξαζέτω δὲ τὸν Θεὸν ἐν τῷ ὀνόματι τοῦ κυρίου.

2. *Les Apôtres*, p. 235.

3. Mommsen (*Hermes*, 1899, 151) remarque que *Καيسάρειοι* chez les Grecs correspond à *Caesariani* chez les Latins pour désigner le personnel de la cour impériale.

4. Comp. *στωικός*, *πλατωνικός*, *ἐκλεκτικοί*, etc...



bien un rapport familial, domestique, un lien d'adoption<sup>1</sup>. — Mais les luttes civiles du 1<sup>er</sup> siècle avant l'ère chrétienne, les guerres entre aspirants à la dictature, avaient favorisé l'emploi de ce suffixe pour signifier la dépendance des partisans par rapport à celui qu'ils reconnaissaient comme leur chef. Dans le *De Bello Alexandrino*<sup>2</sup> et surtout dans le *De Bello Africano*<sup>3</sup>, le mot *Caesariani* signifie à soi seul « les partisans de César ». Il était inévitable qu'au milieu des sanglantes contestations auxquelles le sort de l'univers romain était intéressé, l'emploi de ces étiquettes politiques se propageât partout, transposées selon les pays<sup>4</sup>, et que d'autres fussent formées sur leur modèle. Dans le Nouveau Testament, il est question à plusieurs reprises des Ἡρωδῖται, les Juifs dévoués à la famille d'Hérode et favorables à la politique romaine<sup>5</sup>.

Il n'y a donc pas difficulté réelle à ce que le mot *χριστιανός* ait été formé dans le domaine linguistique grec. Mais par qui le fut-il?

Il ne paraît guère douteux que les générations chrétiennes aient pensé, quelques siècles plus tard, que c'étaient les fidèles du Christ qui s'étaient décerné à eux-mêmes la dénomination de chrétiens. Au début du iv<sup>e</sup> siècle, Eusèbe de Césarée écrit :

Une multitude de Grecs d'Antioche crurent, lorsqu'ils eurent entendu la parole de ceux que la persécution d'Étienne avait dispersés. L'Église d'Antioche fut tout à coup florissante et populeuse; un grand nombre de prophètes de Jérusalem s'y trouvaient, avec Paul et Barnabé et une foule de frères. *C'est de là que jaillit comme d'une source merveilleuse et féconde le nom de chrétiens (ἡ Χριστιανῶν προσηγορία)*<sup>6</sup>.

D'autre part, le rédacteur inconnu des actes du prétendu Concile apostolique d'Antioche, dont on s'accorde à reconnaître le caractère apocryphe, suppose que les apôtres décidèrent solennellement « que les Galiléens seraient nommés d'abord chrétiens,

1. Voy. H. Schnorr von Carolsfeld, dans *Arch. f. lat. Gramm.*, I, 177; Leumann et J. B. Hoffmann, *Lat. Gramm. (Handb. d'I. v. Mueller)*, 1926, p. 223.

2. Vg. 59, 1.

3. 7, 5; 13, 1; 15, 3; 24, 3. Cicéron emploie l'adjectif *caesarianus*, mais dans un sens fort différent (*caesarianos terrores*), *Ad Att.*, VI, 8, 2. Ailleurs il dit *caesarina... celeritate* : *Att.*, XVI, 10, 1. Même alternance pour l'adjectif dérivé du nom de Caton (*Catonianus* : *Ad Quintum fr.*, II, 4, 5; *Catoninus* : *Ép.* VII, 25, 1).

4. Il y a bien d'autres exemples d'infiltrations de la langue latine dans la langue grecque. Voyez Hahn, dans le *Philologus*, Suppl.-Bd., 10 (1907), p. 680 (surtout p. 705 et suiv.).

5. *Matth.*, 22, 16; *Marc.*, 3, 6; 12, 13.

6. *Hist. Eccl.*, II, 3, 3 (trad. Grapin, I, 131).

et nation sainte, sacerdoce royal, d'après la grâce et l'appellation du saint baptême » (canon I)<sup>1</sup>.

Au vi<sup>e</sup> siècle, enfin, l'historien byzantin Jean Malalas, dont on sait quelle place exceptionnelle il accorde à Antioche dans sa *Chronique*, raconte qu'au début du règne de Claude, dix ans après l'Ascension, Évodius devint évêque et patriarche d'Antioche de Syrie, et que c'est lui qui donna aux fidèles, appelés jusqu'alors Nazaréens ou Galiléens, le nom de chrétiens<sup>2</sup>.

Ces renseignements, d'ailleurs peu cohérents, impliquent une fausse perspective des faits.

Le texte des *Actes* suggère bien plutôt que c'est du dehors que ce nom vint aux « chrétiens ». Χρηματίζειν, d'après l'usage du temps<sup>3</sup>, signifie, non pas s'attribuer un nom, mais le recevoir ou le porter. Et rien ne trahit, dans ce passage, une délibération solennelle, ni même une action concertée pour le choix d'une appellation nouvelle<sup>4</sup>. Si une décision de ce genre eût été officiellement prise, on comprendrait mal que le rédacteur des *Actes* se soit abstenu d'user pour son propre compte du mot χριστιανός, et que ce mot soit absent de tant de textes chrétiens primitifs. — Au surplus, dans la langue religieuse des Juifs hellénisants, χριστός signifiait « oint », « qui a reçu une onction sainte<sup>5</sup> ». C'était une « qualité », plutôt qu'un nom propre<sup>6</sup> : ce n'est que progressivement que χριστός devait être traité comme nom propre<sup>7</sup>. Les fidèles ne pouvaient guère être tentés de se dénommer eux-mêmes « partisans de l'oint ».

La situation des païens d'Antioche était toute différente. Le nombre des convertis, tant Juifs qu'Hellènes, dans la cité, grossissait au point qu'il devenait indispensable de circonscrire par

1. Dom Leclercq, *Hist. des Conciles*, 1, 2, 1071.

2. Édition de Bonn, p. 246 : Καὶ ἐπὶ αὐτοῦ χριστιανοὶ ὀνομάσθησαν τοῦ αὐτοῦ ἐπισκόπου Εὐδόου προσσημλήσαντος αὐτοῖς καὶ ἐπιθήσαντος αὐτοῖς τὸ ὄνομα τοῦτο...

3. Plutarque, *Ant.*, 54; Philon, *Quod deus sit imm.*, 121; *Leg. ad Gaium*, 346; Josèphe, *Ant.*, VIII, 157; XIII, 318; *Bell. iud.*, II, 488; *Contra Apionem*, II, 30.

4. Noter le ἐγένετο qui commande toute la phrase et fait songer à un événement fortuit, non prévu, non combiné.

5. Étaient oints, dans l'Ancien Testament, ceux que Dieu destinait à jouer un rôle dans l'économie du salut, prêtres, prophètes, rois.

6. Tertullien remarquera dans son *Adv. Praxean*, 28, que *Christus* équivalait à *unctus*, et il ajoute « ... unctus autem non magis nomen est quam vestitus, quam calceatus, acciden's nomini res. »

7. Χριστός n'est employé qu'une seule fois sans article dans les Évangiles (Marc, IX, 41) : voy. F. Kattenbusch, *Das apostolische Symbol* (Leipzig, 1900), t. II, p. 544 et suiv.

une désignation inédite leur groupement, d'une importance sans cesse croissante. Ils durent sentir le besoin de former un vocable nouveau pour caractériser un mouvement qui, de toute évidence, avait cessé d'être purement juif. L'observant du dehors, ils purent croire que Χριστός était un chef de parti, un initiateur religieux : les adhérents qu'il avait recrutés devinrent tout naturellement les χριστιανοί. — Seulement Χριστός, en tant que nom propre, n'était guère usuel dans la langue du temps, tandis que Χρηστός était un nom propre assez répandu<sup>1</sup>. L'η et l'ι avaient un son voisin dans le grec de l'époque<sup>2</sup>. De là, à côté de χριστιανός, une autre forme, χρηστιανός, que l'on rencontre de bonne heure et dont la persistance a été, en Orient, et, sous sa forme latinisée, en Occident, exceptionnellement durable.

Y eut-il, comme certains le veulent, une intention railleuse dans l'esprit de ceux qui le répétèrent, *Chrestos* étant un nom quelquefois attribué aux esclaves, *Christos* ne pouvant guère signifier pour les païens non initiés aux idées juives que « l'huilé, le pommadé » ? Il est possible que la malice de la foule se soit assez vite complu dans ce genre de calembours : les habitants d'Antioche passaient pour fort caustiques. Mais rien ne prouve qu'une arrière-pensée désobligeante ait présidé, dès le début, à la formation d'un vocable qui correspondait à une catégorie sociale et religieuse nouvellement surgie, et non encore *cernée* par une dénomination spécifique.

Il serait vain actuellement de vouloir mesurer le rayonnement que le titre prit en Orient, après sa première apparition à Antioche. Sans doute les fidèles hésitèrent-ils un certain temps à se l'approprier, parce qu'il était sorti d'un milieu plutôt hostile et qu'il prêtait à des malentendus et à des railleries. Eusèbe de Césarée pa-

1. Il apparaît treize fois dans le vol. III du *Corp. Inscr. Attic.*

2. « En grec moderne, remarque M. Hubert Pernot (*D'Homère à nos jours* (Paris, 1921, p. 125), η a la valeur de ι : ἡ τιμή, *i timi*, « l'honneur ». Il s'est donc considérablement fermé, et on trouve des traces de cette tendance, en attique même, dès une époque ancienne... Quelques jeux de mots d'Aristophane (*Oiseaux*, 299-300; *Paix*, 925-928) laissent entrevoir, dans la mesure où des « à peu près » peuvent servir de documents phonétiques, des η qui ne devaient pas être très ouverts. » M. Pernot relève, à partir d'environ 150 avant J.-C., « des confusions non équivoques de η et de ι » (p. 131). — Notons ici que le ms. *Sinaiticus*, fort exact d'ordinaire à distinguer l'η de l'ι, a χρηστιανοί, en première main, dans les passages susdits du N. T. — Le *Vaticanus* a χριστιανοί.

rait croire que la diffusion en fut d'abord assez restreinte<sup>1</sup>. — Pourtant le mot avait sa beauté, à le bien comprendre. Qui pouvait rougir d'être « affilié du Christ » ? Sous sa forme Χρηστός, il évoquait des idées honorables, flatteuses, par sa similitude avec l'adjectif χρηστός (bon, obligeant, dévoué<sup>2</sup>). Or, l'antiquité attachait, comme on sait, une grande importance à la forme même des mots, à leur consonance, tant par superstition craintive que par goût de l'euphonie<sup>3</sup>.

Les circonstances allaient vite le promouvoir à une destinée exceptionnellement glorieuse. Mais il faut, pour comprendre cette fortune, le suivre en Occident.

## V

C'est sous la forme *Chrestianus* qu'il y fut connu, au moins dans les masses<sup>4</sup>.

Il est légitime d'en tirer une première preuve d'un passage de Suétone, dans sa biographie de Claude (§ 25, 4). La brièveté même de la phrase jetée en passant par l'historien requiert quelques explications préalables.

Nous ne savons pas dans quelles conditions le christianisme avait constitué à Rome ses formations du début, ni quels missionnaires l'y avaient apporté. Il paraît probable que la prédication chrétienne se fit d'abord dans les synagogues juives. Les Juifs étaient, de longue date, fort nombreux à Rome, et fort remuants. Cicéron ne se sentait point rassuré par sa sécurité personnelle, quand, en 59, il plaidait pour L. Valerius Flaccus, lequel avait brimé les Juifs d'Asie : c'est qu'il connaissait la solidarité de ce peuple, et son art de remuer les assemblées (*quanta sit manus, quanta concordia, quantum valeat in contionibus*)<sup>5</sup>. Les Juifs formaient, surtout au Transtévère, c'est-à-dire au delà du Tibre, dans la partie la plus sordide de Rome, des communautés fort denses. Il était normal que leurs coreligionnaires déjà gagnés à la

1. *Hist. Eccl.*, II, 17, 4.

2. Cf. l'Ép. de saint Jacques, II, 7 : « ... le beau nom que vous portez ».

3. Voy. Gurliitt, *Philologus*, 1898, p. 403, et *Rhein. Mus.*, 1902, p. 347.

4. Le *Christiani* que A. Kiessling et Minervini ont pensé déchiffrer sur le mur intérieur d'un atrium, à Pompéi, au Vico del balcone pensile, et que Rossi a commenté (*Bull. di arch. crist.*, 1864, p. 69-72; 92 et suiv.), est très probablement une fausse lecture : voir Victor Schultze, dans la *Zeitsch. für Kirchengeschichte*, t. IV (1881), p. 125. Texte de ce graffiti dans le *Corp. Inscr. lat.*, IV, n° 679 (et *tab. XVI*, 2).

5. Voy. le *Pro Flacco*, 66-67.

foi du Christ, et venus d'Orient pour propager la bonne parole, les fissent bénéficier en premier lieu de leur message de salut.

Naturellement cette prédication suscita dans les milieux juifs une émotion très vive. Il dut y avoir d'âpres discussions, des rixes, des commencements d'émeutes, comme il s'en était produit plus d'une fois dans les cités d'Orient. La police romaine ne pouvait rester inerte devant ces désordres réitérés. Sans doute dressa-t-elle un rapport qui fut remis aux autorités. Et Suétone (qui écrit dans le premier tiers du second siècle, mais utilise consciencieusement les pièces d'archives auxquelles son poste à la chancellerie impériale, sous Hadrien, lui donnait libre accès) nous apprend qu'entre autres mesures administratives l'empereur Claude « chassa de Rome les Juifs qui se livraient à de continuelles séditions, à l'insurrection de Chrestus » (*Claudius Iudaeos impulsore Chresto assidue tumultuantes Roma expulit*<sup>1</sup>).

Sans doute la police n'y avait-elle pas regardé de très près : elle n'avait pas essayé de faire le départ entre Juifs authentiques et Juifs déjà convertis, et elle avait dû supposer que le Chrestus, dont elle entendait répéter si souvent le nom, était quelque agitateur de même nationalité. Suétone transcrit l'indication, sans se mettre en peine d'en vérifier lui-même le sens authentique, n'en ayant ni la curiosité ni les moyens. On doit maintenir, contre les doutes de certains<sup>2</sup>, que le nom de ce Chrestus, c'est bien celui du Christ, tel que l'articulait la foule. Chrestus était à Rome un nom propre assez courant<sup>3</sup>, c'est entendu : mais qu'il y ait eu simple coïncidence, on peut raisonnablement se refuser à l'admettre.

Le fameux texte de Tacite sur les chrétiens, au XV<sup>e</sup> livre des *Annales*, nous apporte une preuve nouvelle de cette prononciation populaire.

Ici encore il faut rappeler brièvement les faits.

Le 19 juillet 64, un incendie se déclara à Rome, non loin de la porte Capène, dans la partie du grand cirque contiguë au mont

1. De cette expulsion en masse (qui ne dut être faite qu'assez mollement), nous trouvons une confirmation intéressante dans les *Actes des Apôtres*. Les collaborateurs zélés qui hébergèrent saint Paul à Corinthe, Aquilas, fabricant de tentes, et sa femme Priscille, y étaient arrivés récemment, éliminés de Rome par l'édit de Claude (*Actes*, 18, 2).

2. Par exemple, Linck, dans les *Religionsversuche und Vorarbeiten*, XVI, I, p. 104, qui use presque exclusivement de l'*argumentum e silentio*.

3. Il apparaît quelquefois dans les textes et souvent dans les inscriptions latines : voir l'article *Chrestus*, dans le *Thesaurus linguae lat., Supplementum, Nomina propria latina*, col. 408.

Palatin et au mont Cœlius. Le feu trouva un facile aliment dans les boutiques de petits négociants, de parfumeurs, de droguistes, qui pullulaient de ce côté de la ville ; il parcourut toute la longueur du cirque, dévasta le quartier commerçant du Vélabre, le Forum, les Carines (à l'extrémité ouest de l'Esquilin), attaqua le Palatin, redescendit dans les vallées, et ne put être arrêté qu'après six jours et sept nuits, au pied des Esquilies. Les *vigiles* romains, dont le matériel était inégal à un tel fléau, avaient usé de leur procédé coutumier : ils avaient fait le vide devant l'incendie, en abattant quantité de maisons. Le fléau se ranima pourtant, auprès d'une propriété qui appartenait à Tigellin (le favori de Néron), et exerça ses ravages pendant trois jours encore dans des quartiers moins denses, mais où s'élevaient de nombreux monuments. Le 28 juillet seulement, il fut enfin maîtrisé. Des quatorze régions entre lesquelles Auguste avait divisé la ville, trois étaient anéanties, quatre seulement restaient intactes, et les pertes en vies humaines furent terriblement lourdes.

Naturellement la question des responsabilités se posa tout de suite devant l'opinion. Tacite, qui a tracé un tableau pathétique du désastre, laisse entendre de la façon la plus explicite, et à diverses reprises, qu'un soupçon atroce grandit peu à peu dans les masses. La conflagration n'aurait-elle pas été provoquée par un ordre formel de Néron ?

Certes, on ne pouvait lui reprocher d'être resté inerte devant le désastre. Dès que les nouvelles s'étaient aggravées, il était revenu d'Antium ; il avait ouvert aux sinistrés sans abri les édifices publics et ses propres jardins ; il avait fait construire en toute hâte des baraquements, réquisitionné des meubles à Ostie et dans les villes voisines, distribué du blé presque pour rien. — Ces mesures énergiques ne faisaient pas taire les méchants bruits. On prétendait que, pendant l'incendie, ce monomane de littérature, ce dilettante incorrigible, était monté sur une hauteur d'où se découvrait à lui le panorama terrifiant, et que, une lyre entre les mains, il avait chanté la ruine de Troie, par une allusion aisée à comprendre, mais souverainement déplacée, à la calamité présente.

On remarquait aussi que, quelque zèle qu'il mît à reconstruire Rome plus belle, plus salubre, plus prestigieuse encore qu'elle ne l'était auparavant, il était en train de satisfaire sans compter une de ses plus folles ambitions, en se faisant construire pour son propre usage la fameuse *Aurea Domus*, qui devrait couvrir plus

d'un mille carré et où il allait accumuler les plus dispendieuses magnificences.

N'était-il pas évident qu'il avait voulu, au prix d'un attentat inouï, réaliser ce rêve d'une Rome, d'un palais enfin dignes d'un artiste tel que lui, qui hantait depuis longtemps son imagination sans frein ?

Néron ne pouvait ignorer l'état d'esprit de la multitude et, quelque conscient qu'il fût de son pouvoir, il était bien obligé d'en tenir compte et de ménager l'opinion. Il essaya de lénifier les ressentiments, justifiés ou non, en multipliant les parades religieuses. Les livres sibyllins furent solennellement consultés et, d'après leur réponse, on fit toutes sortes de prières publiques et de cérémonies expiatoires, auxquelles les dames romaines durent coopérer de leur personne.

Mais il fallait trouver quelque combinaison plus impressionnante et qui offrît un plus efficace exutoire à l'émoi populaire. C'est ici que se place le chapitre XLIV. Nous n'en retiendrons que la partie qui intéresse la présente discussion :

« Ni les secours humains, ni les largesses du prince, ni les expiations ne pouvaient faire reculer le soupçon infamant que l'incendie avait eu lieu par ordre.

« Pour faire taire cette rumeur, Néron substitua des accusés et infligea les tortures les plus raffinées à des hommes, odieux à cause de leurs abominations, que le vulgaire appelait chrétiens. Celui dont ils tiraient ce nom, *Christ*, avait été sous le règne de Tibère livré au supplice par le procureur Ponce Pilate. L'exécrable superstition, réprimée un instant, faisait irruption de nouveau, non seulement en Judée, où le fléau avait pris naissance, mais jusque dans Rome, où tout ce que l'univers produit d'atrocités et d'infamies afflue et trouve des adeptes<sup>1</sup>... »

Laissons la suite, si attachante soit-elle. Tacite y raconte les arrestations en masse, les agonies offertes en spectacle, les flambées humaines au déclin du jour, tandis que Néron se mêlait à la foule en habit de cocher et monté sur un char pour recueillir des ap-

1. « Sed non ope humana, non largitionibus principis aut deum placamentis decedebat infamia quin iussum incendium crederetur. Ergo abolendo rumori Nero subdidit reos et quaesitissimis poenis adfecit quos per flagitia invidiosus vulgus Christianos appellabat. Auctor nominis eius Christus Tiberio imperitante per procuratorem Pontium Pilatum supplicio adfectus erat; repressaque in praesens exitibilis superstitio rursum erumpebat, non modo per Iudaeam, originem eius mali, sed per urbem etiam quo cuncta undique atrocitas aut pudenda confluent celebranturque. »

plaudissements et raviver sa popularité. Limitons-nous au passage qui vient d'être traduit. Où Tacite en a-t-il puisé les éléments ? Il ne le dit pas ; on sait qu'il est avare de ce genre de renseignements, même là où, d'après les principes qu'il arbore<sup>1</sup>, il aurait dû se faire une obligation de citer ses auteurs. La mention de Ponce Pilate ferait penser à une source officielle. En tout cas, ce que nous constatons, c'est que la police romaine avait fort bien su, cette fois, faire la discrimination entre les Juifs et les chrétiens, pour limiter à ceux-ci son opération. Il est probable que les Juifs l'y avaient obligeamment aidée. Ils jouissaient d'une grande faveur auprès de Poppée, qui elle-même pratiquait, semble-t-il, une partie des rites juifs<sup>2</sup> : nombreux étaient à cette époque les prosélytes du judaïsme. Il serait étrange que, sans une protection spéciale, détestés comme ils l'étaient des Romains, ils n'eussent même pas été effleurés par des mesures policières de cette brutalité.

Mais voici qui, à notre point de vue, est particulièrement curieux. Quand on regarde de près le manuscrit du livre XV des *Annales*, le *Mediceus* 68, II, dont il existe une excellente reproduction photographique<sup>3</sup>, on s'aperçoit qu'entre l'*i* et le groupe *-st-* du mot *Christianus* subsiste un petit espace que le scribe a partiellement comblé par un trait. Sans doute cette lacune est-elle due à ce fait que le mot avait d'abord été écrit sous la forme *Chrestianus* : la boucle de l'*e*, étant plus large que le trait vertical de l'*i*, a laissé, une fois grattée, un *blanc* sur sa partie droite. — Cela implique que le copiste du Mont-Cassin qui a transcrit le *Mediceus* au XI<sup>e</sup> siècle avait trouvé la forme *Chrestianus* dans le manuscrit qui lui servait de modèle, et qui devait être fort ancien ou reproduire un modèle fort ancien. Il l'a rectifiée après coup, ou bien un réviseur s'est chargé de cette correction. Le mot *Christianus* est noté dans la marge, comme un rappel d'une retouche nécessaire<sup>4</sup>.

1. Il écrit, en effet, *Annales*, XIII, 20, 3 : « Pour nous, résolus à suivre nos auteurs quand ils sont d'accord, nous rapporterons leurs divergences en indiquant leurs noms. » Or, ici, il trouvait dans ses sources deux hypothèses pour expliquer l'incendie : l'hypothèse *hasard*, l'hypothèse *crime*. Il a oscillé de l'une à l'autre. Au fond, il ne croyait pas à la culpabilité chrétienne et sa façon de noter dans son récit toutes les circonstances, tous les bruits défavorables à Néron, laisse transparaître son opinion personnelle, qu'il suggère plus qu'il ne la formule, faute d'avoir pu la consolider en une conviction absolue.

2. Josèphe, *Ant. jud.*, XX, 195, 252, Niese.

3. *Codex Laurentianus Mediceus* 68, II, phototypice editus. *Præfatus est* Henricus Rostagno. Leyde, 1902, fol. 38 r<sup>o</sup>.

4. M. Ph. Lauer a signalé à la Société des Antiquaires de France, dans la séance



Tacite savait donc que le populaire prononçait *Chrestianus* (*quos vulgus... Chrestianos appellabat*). Mais il écrit lui-même, correctement, *Christus*, parce qu'il est renseigné, en gros, sur les véritables origines de la secte.

On peut donc supposer à bon droit que, dès l'année 64, l'autorité romaine connaissait le nom de « chrétien », au moins sous sa forme usuelle, très probablement aussi sous sa forme correcte. Si, comme le veut une opinion qui a gagné beaucoup de terrain depuis trente ans, et comme l'affirmait Sulpice-Sévère, dès le <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, dans sa *Chronique*, Néron constitua vraiment en délit la simple profession de christianisme, il est probable que c'est bien l'*esse christianum* contre quoi il porta en propres termes cette interdiction.

Quand, en 112, Pline le Jeune eut accepté de l'empereur Trajan, dont il était l'ami, une mission en Bithynie, au nord de l'Asie Mineure, avec le titre de légat et le rang de proconsul, il savait que le christianisme tombait, comme tel, sous le coup de la loi. Mais, chargé d'appliquer cette loi, il eut des scrupules de juriste et d'honnête homme, en face de questions d'espèces que la teneur de ladite loi ne lui permettait pas de régler d'emblée. Il consulta Trajan sur les cas douteux, et dans sa lettre il emploie à plusieurs reprises le terme *christianus*, sans nulle paraphrase, comme une dénomination courante sur laquelle personne ne saurait prendre le change<sup>1</sup>.

Parallèlement à cette forme régulière, la prononciation populaire *Chrestianus* se maintiendra fort longtemps en Occident. Elle choquera d'autant plus les lettrés que la différence entre l'*i* et l'*e* latins était plus sensible que celle qui séparait l'iota grec de l' $\eta$  grec<sup>2</sup>. Tertullien s'en moque dans son *Apologétique*, en 197. Il dit en propres termes<sup>3</sup> :

Or donc, si c'est le nom qu'on déteste, de quoi un nom peut-il être coupable? De quoi peut-on accuser des mots, à moins que le son du vo-

du 9 avril 1930, un récent travail publié par le paléographe Lowe, dans les *Casimirsia*, à propos du *Mediceus II*, qui confirme les observations ci-dessus.

1. *Corresp. avec Trajan. Ep.* 96.

2. Lindsay-Nohl, *Die lateinische Sprache*. Leipzig, 1897, p. 20.

3. *Apolog.*, III, 5 : « Igitur, si nominis odium est, quis nominum reatus? Quae accusatio vocabulorum, nisi si aut barbarum sonat aliqua vox nominis, aut infestum aut maledicum aut impudicum? Christianus vero, quantum interpretatio est, de unctione deducitur. Sed et cum perperam « Chrestianus » pronuntiatur a vobis (nam nec nominis certa est notitia penes vos) de suavitate vel benignitate compositum est. Oditur, itaque in hominibus innocuis etiam nomen innocuum. »

cable ne soit barbare, de mauvais augure, injurieux ou inconvenant? Le mot *Christianus*, au contraire, à considérer son étymologie, dérive du mot « onction ». Même quand vous le prononcez de travers *Chrestianus* — car, de notre nom, vous n'avez pas non plus une exacte notion — il évoque une idée de douceur et de bonté. On hait donc chez des gens inoffensifs jusqu'à leur nom, pareillement inoffensif!

Au début du IV<sup>e</sup> siècle, Lactance se plaint encore que beaucoup d'ignorants prononcent *Chrestus*, et il se croit obligé d'expliquer la véritable étymologie, que cette prononciation méconnaît<sup>1</sup>.

## VI

C'est un fait qu'au second siècle le nom de « chrétien » est parfaitement connu des écrivains profanes. Lucien de Samosate met son Peregrinus en rapport avec les chrétiens d'Asie, qui se laissent naïvement conquérir par les mines hypocrites du scélérat<sup>2</sup>. Le médecin et polygraphe Galien leur fait grief de tirer leur foi de paraboles; mais il loue leur mépris de la mort et leur pudeur sexuelle<sup>3</sup>. Marc-Aurèle leur reproche, au contraire, de n'accepter la mort que par esprit d'opposition<sup>4</sup>. Fronton prononce contre eux un grand discours<sup>5</sup> et Celse rédige vers 178 son *Λόγος ἀληθής*, qu'Origène réfutera soixante-dix ans plus tard.

Du côté chrétien il y eut, semble-t-il, un peu d'hésitation et de flottement. J'ai rappelé les textes où le mot de « chrétien » ne figure pas, et cette carence est difficilement explicable, même à tenir compte des jeux du hasard. On lit pourtant *χριστιανός* une fois dans la *Didaché*<sup>6</sup>, dont l'origine orientale n'est guère douteuse, et qui paraît remonter au début du second siècle. Vers le

1. *Instit. div.*, IV, 7, 5 : « Christus non proprium nomen est, sed nuncupatio potestatis et regni : sic enim Iudaei reges suos appellabant. Sed exponenda huius nominis ratio est propter ignorantium errorem, qui eum immutata littera Chrestum solent dicere. »

2. *Peregrinus*, XI et suiv. (éd. Fritschius, II, p. 74).

3. Ce texte ne se rencontre pas dans les *Œuvres* de Galien, et nous est parvenu par des voies détournées. Il était cité par un auteur arabe, Ibn-Al-Athir (mort en 1232), dans son *Kāmil*, et fut recueilli par un excerpteur, Abulfeda (mort en 1331), dont H. Fleischer a traduit l'ouvrage en latin, à Leipzig, en 1831. — Galien fait deux autres allusions aux chrétiens, sans employer le mot *χριστιανός* : *Opera* (éd. Kühn), t. VIII, p. 579 et 657.

4. *Pensées*, XI, 3.

5. Allusion dans Min. Felix, *Octavius*, IX, 6.

6. XII, 4.

même temps Ignace, le troisième évêque d'Antioche, l'emploie à quatre reprises<sup>1</sup> dans sa correspondance, dont l'authenticité n'est plus guère contestée, et il figure également quatre fois dans la touchante relation de l'église de Smyrne sur le martyre de Polycarpe (entre 155-157<sup>2</sup>).

Il paraît fort probable que ce qui dut en développer l'emploi, ce fut justement la malveillance, souvent cruelle et homicide, des pouvoirs publics. Le nom de « chrétien », qu'ils avaient repéré de longue date, leur était suspect. Il résumait pour eux un certain nombre de *flagitia cohaerentia nomini* (comme dit Pline le Jeune), qui leur permettait de faire l'économie d'enquêtes approfondies sur le cas des fidèles déferés aux tribunaux. Le *χριστιανός εἰμι*, je suis chrétien, retentissait souvent dans les prétoires, en réponse aux questions et aux menaces des magistrats<sup>3</sup>. Et les souffrances que subissaient les « témoins » du Christ paraissaient à ceux-ci comme un accomplissement des paroles évangéliques sur les épreuves que le « nom » du Sauveur vaudrait à ceux qui suivraient sa loi<sup>4</sup>.

A partir de 125 vont entrer en lice les apologistes, qui profiteront du libéralisme notoire des maîtres du jour — un Hadrien, un Antonin, un Marc-Aurèle — pour expliquer à ceux qui le méconnaissent ce qu'est au juste le christianisme, dans ses origines, dans sa foi, dans ses mœurs, et pour revendiquer le droit commun à son bénéfice.

Saint Justin, Athénagore, Aristide, Théophile d'Antioche, un peu plus tard Tertullien (des autres apologistes nous ne possédons que de rares fragments), emploient sans réserve le mot

1. *Ép. aux Éphés.*, XI, 2; *aux Magnésiens*, IV, 1; *aux Tralliens*, VI, 1; *aux Romains*, III, 2. On trouve même chez lui, par trois fois, le mot *χριστιανισμός*, qui n'apparaît dans aucun autre texte antérieur.

2. *Mart. Pol.*, III, 1 : Ἐκ τούτου οὖν πᾶν τὸ πλῆθος, θαυμάσαν τὴν γενναιότητα τοῦ θεοφιλοῦς καὶ θεοσεβοῦς γένους τῶν χριστιανῶν, ἐπεβόησεν· ἄλπε τοὺς ἀθέους· ζητήσῃω Πολύκαρπος.

*Ibid.*, X, 1 : ... μετὰ παρρησίας ἄκουε· χριστιανός εἰμι. Εἰ δὲ θέλεις τὸν τοῦ χριστιανισμοῦ μαθεῖν λόγον, ὁδὸς ἡμέραν καὶ ἄκουσον.

*Ibid.*, XII, 1 : ... πέμψαι τὸν ἐαυτοῦ κήρυκα ἐν μέσῳ τοῦ σταδίου κηρύξαι τρις· Πολύκαρπος ὡμολόγησεν ἐαυτὸν χριστιανὸν εἶναι.

*Ibid.*, XII, 2 : Οὗτός ἐστιν ὁ τῆς Ἀσίας διδάσκαλος, ὁ πατὴρ τῶν χριστιανῶν.

3. Voy. les textes du *Martyrium Polycarpi*, cités ci-dessus; les *Actes* de saint Justin, c. 3; la lettre relative aux martyrs de Lyon, *ap. Eusèbe, Hist. Eccl.*, V, I, 19; 20, etc...

4. *Matth.*, IX, 22; XXIV, 9; *Marc.*, XIII, 13; *Luc.*, VI, 22; XXI, 12; 17; *Jean.*, XV, 21; *Actes*, V, 41, et surtout I Pierre, IV, 14-16.

« chrétien », et leur seul souci est d'en préciser le sens authentique et la véritable origine.

Ils le rattachent expressément au nom de Jésus-Christ<sup>1</sup>. « Qu'y a-t-il d'étrange, demande Tertullien<sup>2</sup>, si une doctrine donne à ses sectateurs un surnom tiré de celui du maître? Les philosophes ne s'appellent-ils pas, du nom de leur maître, platoniciens, épicuriens, pythagoriciens? Ou encore, du nom de leurs conventicules et de leurs réunions régulières, stoïciens, académiciens? » — Quelquefois c'est l'idée d'« onction », sous-jacente au nom de Christ, sur laquelle ils insistent principalement. Le même Tertullien écrit, par exemple<sup>3</sup> : « *Christianum vero nomen, quantum significatio est, de unctione interpretatur.* » Et l'on peut supposer qu'il songe aussi, en ce cas, au rite baptismal, quand le catéchumène, au sortir de l'eau, était oint d'huile bénite<sup>4</sup>.

Ils tirent parti aussi de la prononciation populaire, pour en déduire un de ces arguments spécieux, comme les aimait la sophistique de l'époque. Pourquoi en vouloir tant au nom de chrétien, puisque l'idée qu'il évoque n'offre rien que de flatteur et de rassurant (χρηστός)? « A ne considérer que ce nom qui nous accuse, remarque saint Justin, nous sommes les plus vertueux des hommes<sup>5</sup> ». Même jeu de mots chez Tertullien<sup>6</sup>, chez Clément d'Alexandrie<sup>7</sup>. Mais c'est Théophile d'Antioche qui a le plus complaisamment utilisé cet à peu près. Le début de son traité en trois livres adressé au païen Autolykos implique que celui-ci lui a reproché de porter un nom fâcheux (κακὸν τοῦνομα). Théophile lui répond : « Eh bien, oui! je confesse que je suis chrétien, et je porte ce nom agréable

1. Par exemple, saint Justin, *Apol.*, I, XII, 9 : Γενήσεσθαι ταῦτα πάντα προεῖπε, φημί, ὁ ἡμέτερος διδάσκαλος καὶ τοῦ πατρὸς πάντων καὶ δεσπότου Θεοῦ υἱὸς καὶ ἀπόστολος ὢν Ἰησοῦς Χριστός, ἃς οὐ καὶ τὸ χριστιανοὶ ἐπανομάζεσθαι ἐσχήκαμεν. Noter aussi le rapprochement des mots *chrétiens*, *Christ*, dans *II<sup>e</sup> Apol.*, ch. vi.

2. *Apol.*, III, 6. — Cf. *Adv. Marcionem*, IV, 14 (Kroymann, p. 463, l. 2) « ... nomen Christianorum, utique a Christo deductum... »

3. *Ad. Nat.*, I, 3; cf. *Apol.*, III, 5; *Adv. Praxean*, 28.

4. *De Baptismo*, 7 : « Exinde egressi de lavacro perungimur benedicta unctione, de pristina disciplina » (Reifferscheid-Wissowa, p. 206, l. 28).

5. *I<sup>re</sup> Apol.*, IV, 1 (χρηστότατοι ὑπάρχομεν). Voy. aussi *I<sup>re</sup> Apol.*, XLVI, 4; *II<sup>e</sup> Apol.*, II, 6.

6. *Apol.*, III, 5 (texte cité plus haut); *ad Nationes*, I, 3.

7. *Protrept.*, LXII, 123 : « χρηστός ὁ σύμπαξ ἀνθρώπων βίος τῶν Χριστὸν ἐγνωκότων; *Strom.*, II, 4, 18 (Staehlin, p. 122, l. 8) : αὐτίκα οἱ εἰς τὸν Χριστὸν πεπιστευκότες χρηστοὶ τε εἰσὶ καὶ λέγονται, κ. τ. λ...

à Dieu, dans l'espoir d'être utile au regard de Dieu (εὐχρηστος εἶναι τῷ Θεῷ). » Au chapitre xii de ce même livre, il joue pareillement autour de la double consonance χριστιανός χρηστιανός et passe de l'une à l'autre dans le même paragraphe, sans crier gare<sup>1</sup> :

« Tu te moques de moi, en m'appelant chrétien : mais tu ne sais ce que tu dis. D'abord ce qui a reçu onction est doux, utile, et ne mérite pas raillerie. Un vaisseau peut-il rendre de bons services (εὐχρηστον εἶναι) et échapper au naufrage, s'il n'est préalablement frotté d'huile ? Une tour, une maison, est-elle élégante, commode (εὐχρηστος), si elle n'est peinte à l'huile (ἐπὶ οὐ κέχριται) ? L'huile ne coule-t-elle pas (οὐ χρίεται ἐλαίῳ) sur l'enfant qui vient au monde, sur l'athlète ? Quel est l'ouvrage, l'ornement, qui peut avoir quelque beauté, s'il n'a été frotté d'huile et mis au point ? L'air et toute la terre qui se déploie au-dessous du ciel sont pour ainsi dire lubrifiés de lumière et d'esprit. Et toi, tu ne veux pas être oint de l'huile de Dieu ? Si, nous autres, nous sommes appelés chrétiens, c'est que nous sommes oints de l'huile de Dieu ! »

## VII

L'épigraphie chrétienne d'Orient révèle la longue survie de ce doublet dans l'usage courant. J. G. C. Anderson a noté l'alternance de χρειστανός, χρηστιανός, χριστιανός, dans les inscriptions phrygiennes primitives de la vallée supérieure du Tembris, affluent du Sangarios : de ces trois formes, c'est la troisième qui serait la plus rare<sup>2</sup>. M. Calder a appelé l'attention sur la formule Χρηστιανοί Χρηστιανοῖς<sup>3</sup> dans cette même région, et l'énergie audacieuse de cette affirmation lui a paru, à tort ou à raison, un indice de la persistance de l'esprit montaniste<sup>4</sup>. Une statistique exacte de ces différentes formes deviendra possible quand M. Henri Grégoire aura achevé sa belle publication sur les *Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*<sup>5</sup>. La forme Χρηστ- semble nettement do-

1. *Ad. Autol.*, I, 10 (Otto, *Corp. Apol. christ. sec. saec.*, t. VIII, p. 36).

2. Dans Ramsay, *Studies in the History and Art of the Eastern Provinces of the Roman Empire*, London, 1906, p. 198.

3. Sous-entendu *παρεστήσαμεν τὸ ἔργον*, que donnent au complet des épitaphes plus récentes.

4. *Philadelphia and Montanism*, reprinted from the *Bulletin of John Rylands Library*, vol. 7, n° 3, 1923.

5. Le premier fascicule a paru en 1922. Voir, du même auteur, *Voyage dans le Pont et le Cappadoce* (*Bull. de Corr. hell.*, 33 [1909], p. 1-169). — Plusieurs textes

miner, sans que, sauf exception<sup>1</sup>, il y ait lieu d'y supposer une intention particulière. Il en va de même pour les inscriptions chrétiennes de Syracuse<sup>2</sup>. — Un papyrus égyptien édité par Wessely et qui renferme une incantation magique porte Ἰησοῦς πὶ χρηστὸς πὶ ἄγιος ὁ πνεῦμα (ligne 73), et on lit dans une amulette Ἰησοῦς χρηστὸς<sup>4</sup>. — Les inscriptions latines chrétiennes sont en général plus fidèles à la forme *christ-*, mais avec des dérogations<sup>5</sup>.

## VIII

Il serait superflu de suivre le mot *christianus* à travers les vicissitudes qu'il a subies dans les langues romanes. Rappelons seulement qu'il n'a pas eu un développement phonétique régulier. S'il avait suivi les lois habituelles de la prononciation populaire, sans doute fût-il devenu *crissien* ou *creissien*, puis *croissien*.

M. Ferdinand Brunot explique ainsi pourquoi il y a échappé. Des mots comme « Angele, *chrestien*, esperit, virgene, n'ont jamais pu être étrangers à des gens qui faisaient le signe de la croix, ou disaient les prières les plus communes, et l'irrégularité de leur forme en langue vulgaire vient précisément de ce qu'ils étaient répétés sous une forme liturgique plus ou moins voisine de la forme latine; il étaient par là préservés des altérations phonétiques, au moins en partie<sup>6</sup>. »

intéressants sont transcrits dans le *Dict. d'archéol. chr. et de liturgie* de dom Cabrol et dom Leclercq, t. III, 1, col. 1470-1478.

1. Par exemple, pour l'inscription marcioniste trouvée à Deir-Ali, à vingt-deux kilomètres environ au sud-est de Damas, et publiée par Le Bas et Waddington, *Inscr. grecques et lat. recueillies en Grèce et en Asie Mineure*, vol. III, 1, n° 2558; vol. III, 2, p. 582. Harnack l'a spécialement étudiée dans les *Sitz.-Ber.* de l'Académie de Berlin, 1915, 2, p. 746 et suiv. Elle est ainsi libellée: Συναγωγὴ Μαρκωνιστῶν Κώμη(ς) Λεβάθων τοῦ Κ(υρ)ιοῦ Κ[α]τὰ σ(ωτῆ)ρ(ος) Ἰη(σοῦ) Χρηστοῦ Προνοία Παύλου πρεσβ(υτέρου) — τοῦ ΑΧ' ἔτους. Harnack fait remarquer que la graphie *χριστός* ne pouvait plaire aux marcionistes, puisque par son étymologie (*χρίειν*) elle rappelait l'Ancien Testament, qu'ils abhorraient. La fausse étymologie *χρηστός* devait, au contraire, être tout à fait de leur goût, pour désigner le Dieu bon, la divinité rédemptrice.

2. N° 78, 154, 191, 196 (Kaibel); la forme *χριστ-* n'apparaît que dans une seule inscription (n° 123) qui est au plus tôt du iv<sup>e</sup> siècle.

3. *Denkschriften der phil.-hist. kl. der Kaiserl. Ak. d. W. zu Wien*, t. XXXVI (1888), p. 75. Voir du même *Monuments du Christianisme*, p. 183 et suiv.

4. *Inscr. gr. Sicil. et Ital.*, n° 2413, 7.

5. *Voy. Thes. linguae lat. Nomina propria lat.*, col. 413, l. 4 et suiv.

6. *Hist. de la langue française*, I, 293.

Au surplus, c'est dans le nord de la Gaule que la forme usuelle, non littéraire, *chrestianus*, s'est le plus fidèlement maintenue<sup>1</sup> et a fini par prévaloir, sous la forme *crestien*, *crétien*, et par restauration orthographique : *chrétien*<sup>2</sup>. Il est curieux, pour le dire en passant, que *Christ* n'ait pas entraîné *christien*. Quelque obscurité plane encore sur la dernière partie de cette histoire.

## IX

Le grand avantage qu'offre l'étude directe des textes, quand on les prend dans leur ordre chronologique et qu'on en éclaire les entours, c'est que plus d'une des hypothèses qui encombrant l'histoire sort de cet examen singulièrement affaiblie.

Je ne vois aucune raison sérieuse de penser que le mot « chrétien » ait dû naître sensiblement plus tard que ne l'indique l'auteur des *Actes des Apôtres*, et probablement dans les dix dernières années du 1<sup>er</sup> siècle, ce qui obligerait à déclarer *unhistorisch* les trois passages du Nouveau Testament où le mot figure, et à supposer par surcroît que Tacite, écrivant vers 120, ait commis l'anachronisme de rapporter à l'année 64 un terme qui n'aurait été formé qu'une trentaine d'années plus tard<sup>3</sup>.

Je doute fort que le mot ait été pris d'emblée par les païens en un sens injurieux et créé dans une intention hostile<sup>4</sup> — encore qu'il ait pu prêter de bonne heure à certains quolibets.

Pareillement nous refuserons-nous à l'absurde paradoxe de Hochart<sup>5</sup>, — soutenu par Arthur Drews<sup>6</sup> — qui déclarait que « la

1. Comp. l'italien et l'espagnol *christiano*, le portugais *christao*. Le provençal flotte entre *e* et *i*.

2. Il existe des vestiges d'une graphie *cristien*, *cristienne* : cf. La Curne de Sainte-Palaye, *s. v.* — Notons que *crétin* est une forme dérivée de *christianus* (comp. l'anglais *silly*, qui a la même racine que *selig*, bienheureux); le mot de charitable pitié est devenu une insulte.

3. Telle est la manière de voir de R. A. Lipsius dans sa brochure intitulée : *Ueber den Ursprung und den aeltesten Gebrauch des Christennamens*. Iéna, 1873. Meiser va jusqu'à prétendre que le mot *chrétien* n'était pas encore parfaitement connu du grand public au 1<sup>er</sup> siècle (*Sitz.-Ber. d. Münchener Ak.*, 1906, p. 317)!

4. A. Gercke, *Der Christenname ein Scheltname*, dans *Festschrift zur Jahrhundertfeier der Univ. zu Breslau*, hsg. v. Th. Siebs (*Mittheil. d. Schles. Ges. für Volkskunde*, Bd. XIII-XIV, 1911-1912.), p. 360-372.

5. *Annales de la Fac. des lettres de Bordeaux*, t. VI (1884), p. 44-129.

6. *Le Mythe de Jésus*, trad. Stahl, Paris, 1926, p. 174; *Jesus v. Nazareth, Mythos oder Geschichte*, 1911, p. 86.

qualification de *Christiani* ne servant pas encore à spécifier les disciples du Christ, Tacite n'avait pu l'employer dans cette acception », et qu'au surplus c'est une main chrétienne qui, « dans le silence des cloîtres<sup>1</sup> », introduisit par une pieuse fraude dans le XV<sup>e</sup> livre des *Annales* le récit de la persécution de Néron, en s'aidant de la *Chronique* de Sulpice-Sévère<sup>2</sup>!

L'évolution du mot « chrétien » depuis ses origines, telle qu'elle vient d'être décrite, n'offre rien, ce me semble, qui offense la logique ou l'histoire, et pour caractériser chacune de ses phases nous avons trouvé dans les documents de solides points d'appui.

Pierre DE LABRIOLLE.

1. P. 148.

2. Le style et le vocabulaire du morceau *erient* son origine (*subdere, quaesitisinus, invisus per, Tiberio imperitante, repressa, exitiabilis*). Voy. le *Lexicon Taciteum* de A. Gerber et A. Greef (Leipzig, 1903). Hochart ne s'est même pas donné la peine de vérifier ses affirmations à ce sujet : il l'eût pu avec le lexique de Bötticher, paru dès 1830.

---